

Mots, idées et concepts, connaissances et Connaissance, vérités et Vérité ?

*« Vous ne prendrez pas les mots pour des idées » dit notre rituel. Dans la démarche maçonnique, y-a-t-il lieu de distinguer les idées des concepts ? Et si oui, cette distinction a-t-elle un rapport avec celle que nous faisons fréquemment entre connaissances et Connaissance, entre vérités et Vérité ?
Pour aller plus loin, existe-t-il une alternative à l'idéalisme platonicien dans la démarche initiatique écossaise ? »*

Christophe Dioux

(en remplacement de Pierre F.', empêché)

R.L.P. P151, Akhénaton

26 janvier 2015

La plupart des éléments symboliques de nos rituels se présentent à nous sous la forme d'énigmes. C'est particulièrement vrai à mon avis dans la tradition écossaise telle que nous la vivons ici, puisque notre tradition est profondément attachée à la liberté de penser et au droit pour chacun de s'affranchir de tous les dogmes établis.

La phrase « Vous ne prendrez pas les mots pour des idées », sous l'apparence de l'évidence, et peut-être précisément parce qu'elle peut sembler n'énoncer qu'une pure banalité, est pour moi un bon exemple de la manière dont ces énigmes rituelles se présentent à nous et nous permettent de progresser.

En effet, un examen trop rapide pourrait nous conduire à penser que la phrase en question se borne à nous rappeler qu'il ne faut pas confondre le mot avec la chose qu'il désigne. Ce serait déjà important, certes, car nous avons tous tendance à nous disputer, parfois, sur les mots sans vraiment prendre le temps de vérifier que, par les mêmes mots, nous désignons bien les mêmes choses ou les mêmes idées. Cette différence fondamentale entre le mot et l'être qu'il désigne n'est pas nouvelle, on la trouve dans toute la littérature antique de nombreux continents, on la trouve aussi très bien exprimée par Shakespeare lorsqu'il remarque que « La rose, sous un autre nom, sentirait toujours aussi bon ». On la trouve aussi rappelée à travers les célèbres peintures de Magritte, notamment celle qui nous rappelle que le dessin d'une pipe, pas plus que le mot pipe, ne produisent de la fumée.

André Comte-Sponville, dans son dictionnaire de philosophie, nous emmène un pas plus loin lorsqu'il nous dit :

« Aucun mot n'est l'être qu'il désigne. Et d'ailleurs, il n'y a pas d'être, il n'y a que des moments du devenir que le langage découpe et fige comme il peut, c'est ce qui rend les mots à la fois nécessaires et insuffisants. » (dictionnaire philosophique, « mot »)

Arrêtons-nous un instant sur cette notion de découpage du réel par les mots. Je crois que dans la langue Inuit, c'est à dire la langue du peuple qu'on appelait autrefois les esquimos, il y a près d'une vingtaine de mots différents pour décrire la couleur pour laquelle nous n'en avons qu'un seul et qui est le blanc. C'est tout à fait logique si on pense que dans leur univers quotidien, savoir distinguer entre vingt nuances de blanc différentes est sans doute une compétence vitale.

Tous les peuples découpent donc ce qui se présente à nous comme un seul Univers, de manières différentes, au moyen de langues différentes. C'est d'ailleurs à l'origine d'un problème bien connu de tous les traducteurs : Toute traduction d'une langue dans une autre est inévitablement approximative, parce que les mots d'une langue ne transmettent presque jamais tout à fait les mêmes découpages du monde que ceux d'une autre.

Cette constatation nous amène directement au cœur du sujet de ce soir :

Qu'est-ce exactement que nous appelons une « idée », est-ce différent de ce que nous appelons un concept ?

Le dictionnaire ne nous aidera guère dans cette recherche, à mon avis. Regardons plutôt dans quels cas les mots « idées » et « concepts » sont employés, et par qui ?

Si on veut avancer un peu, il faut en effet aller au-delà de la définition la plus élémentaire du dictionnaire, selon laquelle une idée ne serait qu'une représentation mentale. Dans notre culture, le mot « idée » renvoie inévitablement - et un dictionnaire comme le Robert le mentionne même en tout premier lieu - à la conception platonicienne selon laquelle les idées seraient l'essence éternelle et purement intelligible des choses sensibles.

Dans cette conception, qu'on se souvienne par exemple du célèbre mythe de la caverne, il y aurait d'une part et d'abord les idées, pures et parfaites, vivant dans le monde des idées et d'autre part, dans notre monde inférieur, des instances imparfaites de cette idée. Ainsi par exemple, il y aurait dans le monde des idées un archétype du cheval idéal, dont tous les chevaux que nous pouvons rencontrer dans le monde sensible ne seraient que des variantes plus ou moins imparfaites. Ceci permet d'expliquer pourquoi on n'emploie le mot « idée » que pour désigner des généralités. On parlera ainsi de l'idée de cheval, alors que personne n'irait parler de « l'idée de Une de Mai » ou de « l'idée de Ourasie ». Une idée renvoie nécessairement à une abstraction générale, même lorsqu'il s'agit d'un être unique (l'idée de « Dieu » ou l'idée d'« Univers »), et même aussi lorsqu'il s'agit d'un être qui n'existe pas (l'idée de « licorne »).

Cette manière platonicienne de voir les choses nous semble si naturelle, en particulier dans la tradition philosophique franco-allemande qui nous a été inculquée à l'école, que nous pourrions parfois oublier qu'il existe depuis la plus haute antiquité une autre manière de voir les choses dans ce débat qui opposa déjà Platon à Aristote, qui connu un sommet à la fin du Moyen-Age avec des penseurs célèbres comme Abélard et Guillaume d'Occam, dans ce qui fut appelé par la scolastique la « querelle des universaux », et qui fut repris jusqu'à nos jours.

En prenant le risque d'une dose modérée de simplification, on dit habituellement que ce débat oppose toujours de nos jours d'un côté les philosophes dits « idéalistes », le plus souvent franco-allemands, aux philosophes dits « empiristes », le plus souvent anglo-saxons.

Bien sûr, comme toujours, entre les deux conceptions les plus opposées, on trouvera toute une gamme de conceptions plus au moins intermédiaires. Toutefois, n'oublions pas que les discours étaient beaucoup plus tranchés lorsque nous étions jeunes, tous tant que nous sommes. Comme le dit très bien Comte-Sponville, que je cite à nouveau :

« Quand j'étais étudiant, le mot [« empirisme »] valait presque toujours comme condamnation. On ne jurait que par la Théorie (avec un T majuscule), le Concept (avec un C majuscule), surtout à gauche ; l'Être (avec un E majuscule) ou le Dasein (avec un D majuscule), surtout à droite. On se piquait de parler allemand ; on méprisait l'empirisme, qui parle plus souvent anglais, ou pire, américain... Les temps ont changé [...] Toute entité devient suspecte. On ne se fie plus qu'à la logique et à l'expérience. L'empirisme, du coup, est réhabilité. C'est la revanche de Locke contre Descartes, de Hume contre Kant, de Russel contre Heidegger. Sic transit gloria universitatis. » (dictionnaire philosophique, « empirisme »)

Alors revenons un instant sur cette autre manière de voir les choses, qui fut aussi celle qu'on nomma autrefois le « nominalisme » et qui, après une quasi éclipse de plusieurs siècles en France et en Allemagne, y reprend force et vigueur depuis quelques décennies.

On appelle « nominaliste » celui qui fait sienne la remarque célèbre : « Je vois bien les chevaux, mais je ne vois pas la chevalité ». Pour les nominalistes, il n'y a dans le monde réel que des chevaux, tous différents, et c'est notre esprit qui procède à un découpage du réel relativement continu qu'il perçoit pour y découper une catégorie générale plus ou moins bien définie mais indispensable pour qu'il puisse communiquer avec ses voisins lorsqu'il leur dira, par exemple « Une de Mai était un cheval de course très célèbre en France ».

Pour ceux qui voudraient approfondir le sujet, un ouvrage célèbre et relativement récent a réuni sur ce sujet Jean-Pierre Changeux, neurobiologiste célèbre et Alain Connes, mathématicien non moins célèbre. Comme on pouvait s'y attendre, le neurobiologiste trouve de nombreux indices du fait que c'est notre esprit, et notre culture, qui découpent le réel en catégories plus ou moins arbitraires. Chose que le mathématicien ne nie pas, mais qui ne l'empêche pas de relever que la définition des cercles, dans sa logique, tout comme la véracité des preuves mathématiques, ne disparaîtrait pas même si un jour il n'y avait plus aucun humain pour les penser. D'une manière analogue, le fait que chacun de nous a existé, ce fait là ne cessera jamais d'exister quelque part, même lorsque plus personne ne s'en souviendra.

Alors bien sûr, dans le cadre de notre Loge de Perfection, il ne s'agit pas de se prendre pour des philosophes et encore moins de prétendre régler une fois pour toute cette antique question qui continue de confronter (dans une opposition nécessaire et féconde comme diraient certains de nos rituels) les plus grands esprits de notre temps. Toutefois, il me semble qu'on ne peut pas faire l'impasse sur cette importante différence de conceptions, sur le choix des « idées éternelles » de la conception platonicienne, ou des « concepts construits par l'Homme » de la conception nominaliste, lorsqu'il s'agit de réfléchir sur ces nombreux mots singuliers à majuscules qui émaillent nos rituels, et qui opposent, par exemple, les connaissances à la Connaissance, ou encore les vérités à la Vérité.

En effet, la nature même de ce que peut être la Connaissance ou la Vérité sera probablement différente selon qu'on a fait l'un ou l'autre choix philosophique, et il convient je crois d'en être conscient si on veut, comme le préconise notre rituel, éviter de prendre les mots pour des « idées ».

La conception platonicienne nous est culturellement si familière qu'elle pourrait sembler relever de la simple évidence : Au-delà des vérités multiples existerait l'idée éternelle de la Vérité parfaite, tout comme, au-delà des connaissances particulières, existerait l'idée éternelle, l'archétype, de la Connaissance.

On l'aura compris, cette conception, aussi ancienne et légitime qu'elle puisse être, ne doit pas faire oublier qu'il existe une autre conception, tout aussi ancienne et légitime, selon laquelle la Vérité ou la Connaissance ne sont pas des idées éternelles, mais des concepts construits par l'Homme. Certains sont même parfois allés plus loin encore, en appelant du nom de Vérité par exemple, non pas une qualité générale commune à toutes les vérités particulières, mais l'état même dans lequel se trouve celui qui « parle en Vérité ».

Nous ne pourrions malheureusement pas développer beaucoup plus cet aspect de la question ici, puisqu'il relève dans une large mesure du symbolisme des 10ème et 11ème degrés, mais ceci, je l'espère, ne devrait pas nous empêcher de procéder à présent à des échanges fructueux sur ces questions, que je ne prétendais évidemment pas traiter exhaustivement. Il s'agissait pour moi uniquement de lancer le débat.